

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182220>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Petit dictionnaire patois.

BORNU. — Creux, percé en tuyau. *Abro bornu*, arbre creux. — Après la conquête du Pays de Vaud, en 1536, on arma le peuple jusqu'alors désarmé, et le premier nom du mousquet ou du fusil fut *bâton bornu*, bâton percé ; ensuite *petairou*.

BRAKAILLOUNA. — Ravauder, mener par le nez, manquer à sa parole. *L'a brakaillouna noutra Marie*, c'est-à-dire : il avait promis à notre Marie de l'épouser, et il ne tient pas sa promesse.

CARADA. — Entreprise manquée. Le duc de Savoie dit à l'officier qui tenta l'escalade de Genève sans y réussir : « Nous avons fait une belle cascade. »

CASAKA. — Casaque, habit d'homme. *Veri casaka*, changer de religion, d'opinion politique.

CATTAMIAULA. — Fille ou femme ennuyeuse, râblée, toujours dolente, se plaignant de tout ; mot à mot, *challe qui miaule*.

TSALLET. — Bâtiment de montagne habité, en été, par les *armailli* et leur troupeau. Rousseau est le premier qui ait employé ce mot en français.

CHETTA, TSCHETTA. — Assemblée nocturne des sorcières, présidée par le grand bouc, et aussi appelée *sabbat* ; vacarme, grand bruit. — *Alla à la chetta*, c'est aller à la loge maçonnique, disent les campagnards non initiés.

COCU. — Mot dès longtemps usité dans notre patois. Une ronde vaudoise, qu'on chantait et qu'on dansait à Moudon, Oron, Payerne, avait pour refrain : *Ne san pa ti su lé s'abro lè cocu, ien a bein dein sta vella dai vetu*, c'est-à-dire : Ils ne sont pas tous sur les arbres, les *coucous*, il y en a bien dans cette ville des vêtus.

CORDRE. Se réjouir cordialement du bien ou du mal arrivé au prochain. Ce mot vient probablement du latin *cor* ; il est souvent employé pour exprimer un souhait ! *Dieu tè le corsè*. Une poissonnière de Coppet, ayant vu des oiseaux à la broche, dans la cuisine d'une auberge de Genève, demanda ce que c'était. « Des geais, » lui répondit-on. En ayant demandé pour son dîner, elle les trouva fort bons, et s'écria : *Dieu me corse stu djai*. Mais quand il fallut payer, il se trouva que c'étaient deux perdrix. Alors elle se donna des coups de poing sur la bouche en disant : *Lo diablo mè bourlai lo mor*.

DZAPPA. Aboyer, japper ; rapporter indiscretement. — Un curé, voyant passer un ministre, contre lequel un chien aboyait, s'écria : *Ein vouike ion apri kouï lo diablo dzappé bein* : en voilà un après qui le diable aboie bien fort. — Le ministre répondit : *Ne dzappe pas apri tè ke l'i dè l'otto* ; il n'aboie pas après toi, qui es de la maison.

Casino-Théâtre. — L'annonce de la représentation des *Diabtes roses*, du théâtre du Palais-Royal, avait mis en émoi beaucoup de gens, ébranlé beaucoup d'âmes. On hésitait, on se consultait, on se regardait tout en grillant d'envie de tâter du fruit

défendu. Le moment arrive : salle comble, et tout le monde de rire aux larmes et d'applaudir à cet amusant spectacle. La partie était sauvée ; la conscience de nos directeurs pouvait dormir en paix, et le succès des représentations du mardi était assuré.

Il faut dire aussi que M^{me} Mauléon, M^m. Vaslin, Allaume, Boisselot et Mauléon ont rivalisé de talent et d'entrain dans les situations si diverses qu'offre cette pièce, et que M^{me} Vaslin nous a procuré un bien grand plaisir en se chargeant du rôle de Flora Moulin. Elle y a mis tant de grâce, de souplesse et de brio, qu'elle nous fait vivement désirer de la voir revenir souvent sur notre scène.

Nous entendons dire d'excellentes choses de la représentation de jeudi, à laquelle nous n'avons pas assisté. — Incessamment, *l'Honneur et l'argent*, par F. Ponsard.

Un paysan du Jorat racontait ingénument dans son patois, qu'au temps de l'émigration, il avait servi de guide, de Montprevyres à Echallens, à un Français qui étalait de riches bijoux et lui faisait porter une lourde valise, et que, traversant avec lui de grandes forêts, il avait été plusieurs fois sur le point de l'assommer, pour le dépouiller ; mais, ajoutait-il en se frappant la poitrine : *la concheinsa... l'é sta diablia dé concheinsa ke ma fè manqué cé bon cou*. — Ce mot vaut tout un traité de morale.

L'amitié des jeunes filles.

VII

Cependant, Milo devenait de jour en jour plus sombre et plus mécontent. Il s'en prenait à la lenteur des autorités qui tardaient, outre-mesure, à lui envoyer les papiers nécessaires pour la célébration de son mariage.

— Je pense, dit-il un jour à Léonie, que le plus court sera de me rendre dans mon pays, en Suisse, pour y faire bénir notre union. Te sentirais-tu, chère Léonie, quelque répugnance à le faire ?

— Oh ! nullement ; seulement, cher Milo, je te prierai de prendre patience et de renvoyer ton départ jusqu'à ce que ma chère Alvine soit hors de danger, et qu'elle puisse se passer de mes soins.

Dans le fond de son cœur, Milo donna la dompteuse d'animaux à tous les diables ; néanmoins, il se soumit de fort bonne grâce au désir de sa fiancée.

Un jour, Fédor rentra fort échauffé à la maison.

— Mère, mère, dit-il à M^{me} Willkomm, écoute un peu dans quelle bagare je viens de me trouver. Comme je passais dans la Schmiedegässchen, près de la boutique de M. Wermuth, j'entendis une forte explosion qui fit tomber une vraie grêle de vitres brisées ; au milieu de tout cela, des cris de détresse. Je me retourne et vois que la devanture et la porte d'entrée de M. Wermuth ont été renversées, et des flammes s'échappant de ces ruines. D'un bond, je m'élançais dans cette maison en proie à l'incendie ; Wermuth gisait sur le plancher ; je le relève, la porte en lieu sûr, tandis que les voisins accourus se rendent maîtres du feu. Comme je rentrais dans la boutique, j'avisai un individu qui, ayant caché une belle provision de bijoux dans son vaste pardessus, s'appêtait à gagner le large. Je l'empoigne ; il m'assène des coups de poing sur la tête. Inutile, je me cramponne à lui, crie au secours. La police vient, arrête le voleur et me tire de ses griffes. Wermuth s'en est plus mal tiré encore ; il a